

Bororo - 2003

Après quelques « sauts de puce » en Périgord noir, dans le Berry et au Luxembourg avec Annie, je regarde un reportage TV qui m'intéresse particulièrement. Il traite de la vie nomade des Peuls et de leurs rites nuptiaux au cours de la fête annuelle du Gerewol, au Niger. Les hommes revêtent leurs tenues traditionnelles, se peignent le visage puis chantent et dansent pour attirer l'attention des femmes et les épouser le jour même.

Je téléphone à Béatrice, pour savoir si elle a des infos pour se rendre sur place.

« Tu peux appeler Mohammed de ma part, responsable de l'agence « Horizons nomades » à Strasbourg ».

Annie n'est toujours pas encline à m'accompagner dans ce genre de périple, d'autant qu'elle est toujours sensible des cervicales.

Je contacte Mohammed, Momo pour les intimes. Il connaît bien le Niger et me conseille de partir en octobre, à la période où toutes les tribus se rassemblent pour la fête du Guerewol. Il prévoit un vol pour Tamanrasset avec escale à Alger, suivi d'un raid en 4X4 de quatre cents kilomètres dans le désert, jusqu'à la frontière nigérienne. Arrivé là, changement de chauffeur pour un second raid de quatre cent cinquante kilomètres jusqu'à Agadez. Ensuite, recherche des Peuls en 4X4...J'ai juste besoin de lui envoyer mon passeport.

Une semaine avant de partir, je reçois mes billets d'avion et mon passeport avec les visas pour l'Algérie et le Niger. J'ai élaboré un scénario minutieusement réglé. Mais en Afrique rien n'est jamais joué d'avance.

L'avion atterrit à Alger sous une pluie battante. On nous informe qu'à la suite d'un violent orage au sud de l'Algérie, le vol pour Tamanrasset est reporté au lendemain...au moins ! Heureusement, le transfert et la prise en charge vers un excellent hôtel sont bien organisés.

Au petit déjeuner, une excitation fébrile touche les passagers jusqu'à l'annonce de la bonne nouvelle. Le vol est confirmé. A la descente d'avion sous un ciel chargé de nuages sombres, inhabituel dans cette région sub-saharienne, un responsable d'« Horizons Nomades », grand noir en djellaba et chèche crème appelle ses clients : un groupe de vingt marcheurs pour un trek dans le Hoggar...et moi. On le suit à l'extérieur de l'aéroport, sur une place en terre battue bordée de maisons basses couleur du sol. Je dois faire figure de vilain petit canard car il feint de m'ignorer. Pendant la longue et énervante attente, je commence à me demander si le chauffeur sensé m'attendre à la frontière

nigérienne n'a pas perdu patience ? Le grand gaillard confie le groupe à un guide puis daigne m'adresser la parole avec un fort accent arabe.

« Tu es Jean-Pierre, hein ? Moi c'est Ali. Désolé, mais on est un peu bousculé avec les intempéries. Ici, il ne pleut aussi fort que tous les vingt-cinq ans, et ça arrive justement aujourd'hui. En plus, la météo dit que c'est pas fini. Le chauffeur qui doit te conduire va arriver. Tu peux attendre ici, je reviens tout de suite ». Il me fausse compagnie et file en voiture. Je m'assieds sur une grosse pierre. Les minutes passent et repassent. Il faut juste se souvenir qu'ici, « tout de suite » n'a pas la même durée que chez nous ! Deux heures plus tard, Ali revient dans un vieux 4X4 conduit par Youssef, un jeune berbère qui parle très peu français.

« C'est lui qui va te conduire. Il a quelques courses à faire et vous pourrez y aller. A la frontière, c'est Mohammed, un grand Touareg, qui va te récupérer pour aller voir Agali, le correspondant d' « Horizons Nomades » à Agadez. Bon voyage ».

Et c'est parti, enfin...presque ! Youssef ne connaît que quelques mots de français mais me fait comprendre qu'il doit charger du matériel et des provisions de nourriture. C'est pour des cousins chez qui il va passer quelques jours à la frontière nigérienne. On parcourt une bonne partie de la ville d'échoppes en magasins, de magasins en dépôts. On se croirait dans un décor de western avec ces maisons dispersées au bord de larges routes poussiéreuses. On devine que certaines ont été goudronnées quand elles ne sont pas couvertes de sable. A chaque halte, Youssef taille la bavette avec les marchands et amis. Il est déjà seize heures. A quelle heure va-t-on arriver ? Mohammed va-t-il m'attendre ? Mon subconscient prend le relai. *Respire profondément et pense aux petits oiseaux des Seychelles...*

La voiture est maintenant bien remplie, alors je me dis qu'on va bientôt partir. Eh bien non ! Il reste encore de la place sur la galerie. Une heure plus tard, on quitte enfin Tamanrasset. Cerise sur le gâteau, la pluie s'invite à la fête, de plus en plus forte. L'orage gronde au loin puis se rapproche. On roule sur une étendue de collines caillouteuses parsemée de rares arbrisseaux rabougris, qui ajoutent à la tristesse de ce paysage de désolation. La nuit vient de tomber. Les phares sont insuffisants pour bien se repérer. La pluie torrentielle transforme peu à peu la piste. Il n'y a d'ailleurs pas de piste. En fait, on roule au fond d'un oued, en général à sec pendant vingt-cinq ans, sauf aujourd'hui ! Des ruisseaux affluent de toutes parts, enflent et ravinent le sol. La situation devient rapidement dantesque. Les éclairs et leur cortège assourdissant de grondements de tonnerre se multiplient. Je suis aux aguets, la peur au ventre, dans

l'expectative d'une catastrophe. Je jette un coup d'œil à Youssef. Son visage, sans cesse éclairé par les feux bleutés du ciel, comme sous un stroboscope, ressemble à celui d'un zombie. Je me dis qu'il connaît certainement bien son chemin, mais pas dans ces conditions. Il n'était même pas né lors des dernières pluies. Il n'arrête pas de zigzaguer pour éviter les embûches. Pour me faire entendre dans ce bombardement incessant, je suis obligé de hurler. « C'EST OKAY ? ». Un sourire presque ironique suivi d'un clin d'œil me rassurent. Je n'ai aucune idée du chemin parcouru, et je ne veux pas savoir combien de temps ça va encore durer. Que c'est long...

L'orage finit par s'éloigner, lentement. Il est plus de minuit quand on aperçoit une lumière au détour d'un ensemble rocheux. Un groupe d'hommes font une pause casse-croute, assis autour d'un feu devant leur véhicule. On se gare pour les rejoindre. Après quelques mots avec Youssef, on s'installe à leur côté pour se restaurer aussi, sans plus de chichi, dans le silence. Le calme et les bienfaits de ce repas improvisé contrastent avec le calvaire de ces dernières heures. Youssef remercie et on prend congé de nos hôtes. Je ne saurai jamais ce que j'ai mangé cette nuit-là. Youssef n'a pas su me le dire en français.

On arrive vers quatre heures en vue du village frontière d'In Guezzam. On dissimule la voiture derrière une formation rocheuse et Youssef sort deux matelas en mousse pour finir la nuit en attendant l'ouverture de la douane à huit heures.

On se réveille sans avoir vraiment dormi et passablement courbatu. On traverse le petit village sans rencontrer la moindre âme qui vive. Le poste de douane, un petit bâtiment de plain-pied, est excentré. Les bureaux donnent sur une galerie à arcades. Un préposé nous salue en baillant, tout ébouriffé. Je lui présente mon passeport. Youssef lui montre un passe qui l'autorise seulement à me conduire au poste nigérien situé à plusieurs kilomètres. Les deux pays sont séparés, ici, par un no man's land conséquent, en plein désert rocailleux, plat à perte de vue. On traverse ce corridor pour atteindre un petit groupe de maisons éparses. Sans doute l'avant-garde d'Assamaka, le village frontière du Niger. La plupart d'entre elles, sûrement abandonnées, sont à moitié englouties dans le sable. Youssef me dit qu'on est arrivé. Ah bon ? Je me demande où peut bien se trouver le poste de douane dans ce village en ruine, occupé par un âne, des poules et quelques personnes qui viennent à notre rencontre. Un grand homme d'âge mûr, sec, à barbichette et démarche toute dégingandée nous souhaite la bienvenue.

« Je m'appelle Abraham. Tu dois être Jean-Pierre. Ton guide est venu hier, mais il a pas pu rester ». Je suis un peu abasourdi par cet accueil inattendu.

« Il a dit quand il reviendrait ? ».

« Non. On sait pas. Il faut attendre ici ». Youssef voudrait retourner au village algérien. Je lui demande d'attendre. J'aurais peut-être besoin de lui si je décidais d'annuler mon voyage, en l'absence définitive de Mohammed. Il répond OK, mais jusqu'à dix-sept heures maxi.

Une femme me demande si j'ai faim et soif. La situation devient surréaliste, mais je cède à la tentation de me refaire une santé.

« C'est gentil, merci. Au fait, où se trouve la douane ? ». Un petit homme chauve et grassouillet à l'œil malicieux se présente.

« C'est moi qui fais la douane, mais va d'abord manger ». Je ne cherche pas à comprendre et suit la femme dans la cuisine désuète de sa maison. Elle me prépare une délicieuse omelette accompagnée d'un coca pas très frais. Devinant mon état de fatigue, elle m'invite à m'allonger dans une chambre, sur un des deux matelas posés à même le sol, uniques mobiliers de la pièce.

J'ai dormi d'un profond sommeil, plus de cinq heures. Et Mohammed n'est toujours pas là... Je vais rejoindre Abraham, entouré de trois amis à lui qui ne parlent pas français. Il me montre des magazines français comme « Elle » et « Paris Match » qui datent de plus de cinq ans. Il les garde précieusement et serait très heureux que je lui en envoie d'autres à mon retour en France. Il griffonne son adresse sur un bout de papier que je range de suite dans mon sac vidéo. Il fabrique aussi des bijoux et des amulettes dans la tradition nigérienne, comme des croix d'Agadez en argent finement ciselées et montées en pendentifs, ou des tours de cou en argent massif incrusté de bois d'ébène. J'admire son travail d'orfèvre et lui achète un magnifique collier aux motifs touareg pour Annie.

Le douanier intervient alors et m'entraîne vers une maison sans porte, ouverte à tous vents. Un semblant de bureau rongé par le temps et couvert de papperasse occupe le fond de l'unique pièce envahie de sable. Il me prend affectueusement par le cou.

« Jean-Pierre, mon ami Jean-Pierre. On se connaît bien maintenant... »

« C'est bon, j'ai compris. Moi aussi, je te trouve sympa... Tu veux combien ? ». Je lui tends un billet de vingt euros. Son visage resplendit. Il tamponne mon passeport. Copains pour la vie, on retourne avec Abraham.

Bientôt dix-sept heures et l'âne du village ne voit toujours rien venir...

Youssef me relance, quand on entend un bruit de moteur. Fausse alerte ; juste un pickup qui arrive à notre hauteur. Abraham me dit que c'est Mourad, un habitant du village qui va à Arlit, la prochaine ville avant Agadez et que je devrais partir avec lui. Je ne sais quelle décision prendre. Rebrousser chemin

avec Youssef, en abandonnant le projet de reportage chez les Peuls, ou partir à l'aventure, je ne sais où avec je ne sais qui ? Youssef piaffe d'impatience et Abraham me demande de décider vite ; Mourad n'attendra pas. Je laisse alors parler mon instinct. Ma petite voix intérieure me souffle alors : *Ecoutes mec, t'es ni malade ni blessé, t'as un billet retour pour la France et tu disposes d'assez d'argent pour profiter au mieux de cette semaine et vivre une expérience inédite, sûrement pleine de bonnes surprises...ou pas !*

« Okay, j'y vais ! ». Je salue Youssef, remercie Abraham et ses compagnons et je saute dans le pickup à côté de Mourad, qui ne connaît rien de notre langue.

J'espère que le voyage ne sera pas aussi fastidieux que celui d'hier. Il fait presque nuit, mais il ne pleut pas. Certaines portions de la piste mesurent plusieurs centaines de mètres de large. On roule alors tout droit avec des pointes à plus de cent à l'heure en survolant les aspérités rocailleuses. C'est presque confortable. On échange quelques bribes de sensations par onomatopées et gestes associés. Trois heures suffisent pour parcourir les deux cents kilomètres jusqu'à Arlit. On passe devant les bâtiments de la mine d'uranium de la société Areva puis on entre dans la ville, invisible de loin dans l'obscurité totale. Seuls les phares du pickup éclairent les ruelles désertes ; une vraie ville fantôme. Mourad se gare devant un grand portail. Il l'ouvre. On entre dans une grande cour au milieu de laquelle se tient une sorte de banquet. De nombreux hommes coiffés de chèches sont assis à même le sol autour d'une nappe couverte de plats déjà bien entamés, aux multiples couleurs. L'ensemble constitue un admirable tableau mis en valeur par la lumière des bougies qui éclairent la scène. Tout le monde est occupé à manger et palabrer sans prêter attention à notre soudaine présence, quand un homme très grand en djellaba blanche et chèche bleue se lève majestueusement et vient vers moi, tout souriant.

« Jean-Pierre ! » Pour lui, mon identité ne fait aucun doute.

« Mohammed ? » On se rapproche pour se serrer fortement dans les bras l'un de l'autre. Je n'y comprends rien mais je suis tellement soulagé. Mourad s'est déjà fondu dans l'assemblée des convives. Mohammed prend congé et me conduit à l'hôtel d'Agadez, deux cent cinquante kilomètres plus loin. Il avoue s'être demandé si on se verrait un jour.

« J'ai pas pu retourner à la frontière. C'est une longue route et j'avais pas assez d'essence. J'ai pensé que tu te débrouillerais pour aller à Agadez, chez Agali, le correspondant d'« Horizons Nomades ». Le hasard a voulu que Mourad soit venu chez ses cousins d'Arilit, que je visite souvent ».

En route, Mohammed me dit qu'il est Touareg, marié et qu'il a envie d'avoir beaucoup d'enfants...avec plusieurs femmes. Puis il me parle des Peuls.

« Ils sont le fruit des échanges ancestraux entre les Berbères, de race blanche, et les tribus d'Afrique noire. Il y a beaucoup d'ethnies Peuls, mais celle des Bororos, ou Wodaabe, en majorité au Niger, est celle qui a le mieux préservé ses traditions et son mode de vie de pasteurs et de bergers nomades. Ils sont athées ou fétichistes, indifférents aux influences extérieures politiques ou religieuses. Aucun des pays dont ils arpentent les terres ne les a recensés. Ils vivent en petits groupes familiaux très autonomes grâce aux produits de leurs élevages. Au cours des rares traversées de villages, ils troquent leur surplus de lait contre du sel, de la farine ou des tissus. Quand l'herbe commence à manquer, il faut lever le camp pour migrer vers de nouveaux pâturages, souvent maigres. Pour conjurer le sort de cette vie austère, ils se regroupent pour faire la fête pendant une bonne semaine, une fois par an. Cette année, ils ont déjà commencé ».

Le mois de septembre est souvent le plus chaud à Agadez. Ce matin, la température dépasse déjà les 35° quand on arrive chez Agali, rassuré de me voir. Il dit à Mohammed qu'il peut charger les provisions, les matelas et les jerricans d'essence dans le 4X4. En me voyant les bras nus, Mohammed me suggère d'aller acheter une chemise à manches longues pour me protéger du soleil. Le choix est limité : va pour la blanche.

Enfin paré, on met le cap au sud sur une belle route goudronnée qui longe le grand erg du Ténéré. On bifurque rapidement sur une piste qui s'enfonce dans un sous-bois d'acacias épars, une région plus verdoyante que les autres, donc plus propice aux grands rassemblements de troupeaux. Le bétail doit pouvoir paître à volonté le temps du Gerewol. En approchant de l'endroit, on entend monter une rumeur, puis des chants. On roule maintenant entre deux troupeaux de bœufs. Leurs longues cornes recourbées forment un croissant. On distingue maintenant la foule à travers les derniers arbres qui nous séparent du campement. Mohammed gare la voiture un peu à l'écart, entre deux fourrés d'arbustes. Les premiers curieux approchent. Mohammed les informe de notre objectif de réaliser un documentaire. Ils disent que la fête se termine demain. Quoi ? ...Je commence à maudire ma journée perdue à cause de l'orage. Mohammed demande à parler à un responsable de ces rencontres pour négocier les conditions de tournage. Il est pris par la main et entraîné vers un groupe d'hommes grisonnants : les sages. La discussion me paraît longue. J'ai hâte de filmer les cérémonies en cours, de peur que ce ne soient les dernières. Mohammed revient et me donne le feu vert. Ça ne me coûtera que deux cents euros de bakchich. Ma caméra est depuis longtemps dans les startingblocks. Je filme d'abord l'ensemble de la scène : la longue file d'une cinquantaine de prétendants qui sautent sur place, côte à côte, au rythme des chants d'un style

très dépouillé et monocorde. En face, le groupe de femmes convoitées. Je m'approche pour les cadrer de plus près, puis en gros plan sous plusieurs angles. Elles observent, scrutent pour dénicher l'âme sœur, celui qui les fera rêver. Je fais de même avec les hommes. Les plus jeunes se sont maquillés et parés de leurs vêtements traditionnels : une sorte de pagne couvert de lanières et ceinturé de cuir rouge, de nombreux colliers et un large serre-tête orné d'une grande plume blanche en panache. Pour se faire remarquer, il faut se faire beau. Et la beauté, chez les Bororos, c'est la finesse des traits, la rectitude du nez, et surtout la blancheur des yeux et des dents, mis en valeur par un fond de teint souvent ocre, plus ou moins prononcé selon les tribus. En filmant de près, je suis fasciné par la puissance d'expression de leurs visages, plus que théâtrale. Ils retroussent les lèvres dans un rictus inhumain et écarquillent les yeux au risque de les faire sortir du crâne, pour faire admirer le maximum de blancheur. Car les Bororos possèdent le Magonitougou, le pouvoir magique d'envouter le sexe faible... mais pas que, car j'avoue être déconcerté par le charme troublant de ces hommes.

Soudain, une jeune femme s'approche lentement de ces êtres androgynes, entourée de ses proches. Arrivée à leur hauteur, elle désigne celui qu'elle a choisi d'un geste rapide et discret, en lui touchant la poitrine, puis rejoint son groupe, avant de partager sa prochaine nuit... ou toute sa vie avec l'heureux élu.

D'autres mariages se succèdent, tant que la chaleur est supportable. Personnellement, je suis out. Il n'est que treize heures et le mercure atteint 46°C, alors que des rafales de vent sec et brûlant balayent le campement. Mohammed a préparé à manger et installé les matelas en mousse à l'ombre d'un acacia. On couchera là cette nuit. En attendant, on dévore une purée de pommes de terre avec du poulet puis on s'allonge pour ménager nos forces dans cette fournaise. Je suis seulement en short et transpire à grosses goûtes. Pour me rafraichir, j'enfile une bouteille d'eau dans une chaussette mouillée et je laisse le vent jouer son rôle de réfrigérant. Je peux alors m'asperger de quelques goûtes d'eau glacée, toutes les cinq minutes, en m'assurant que la chaussette reste bien humide. Vers seize heures, la température redevient acceptable. L'activité dans le camp se désengourdit. Je déambule, caméra au poing, en quête de scènes de la vie quotidienne. A l'abri de soleil et du vent, une femme coiffe une amie et réalise une œuvre d'art de tresses tissées. Leurs messes basses sont entrecoupées d'éclats de rires. Quelques hommes assis dégustent un thé, religieusement, à côté d'un préposé-cuistot, affairé à touiller un ragout de chèvre dans un chaudron chauffé au bois. Je cadre ce tableau chaleureux et réconfortant voilé par la fumée qui se volatilise plus haut, en contre-jour. Une femme en boubou chatoyant pilonne du sorgho d'un air détendu alors que la tâche est rude. Je me

régale à filmer trois jeunes en plein maquillage. Ils se peignent le visage et s'entraînent à montrer la blancheur de leurs dents et de leurs yeux, en se regardant dans un petit miroir. Plus tard, on nous invite à assister à la dernière danse du Gerewol. Seuls les jeunes en tenue traditionnelle y participent. Ils fêtent les mariages du jour et chantent les légendes Bororos jusque tard dans la nuit.

Je suis réveillé assez tôt par l'effervescence qui règne dans le camp. De nombreuses tribus s'affairent déjà à plier bagages. Pour être plus à l'aise, les femmes installent leurs bébés à dos avec une rapidité et un savoir-faire incroyables, puis elles travaillent d'arrache pieds, bien plus que les hommes, pour rouler les toiles de tente ou ranger les ustensiles de cuisine. Le soleil commence à tennailler les organismes. Tout le monde a soif. On crie, on souffle, on donne des ordres, les ânes n'en finissent pas de braire, les bébés pleurent. Malgré l'impression anarchique de ce remue-ménage tumultueux, le déménagement se déroule à merveille. Chacun connaît son rôle et le maîtrise parfaitement.

Tout l'attirail, lourd et volumineux, est ensuite chargé sur de rares dromadaires mais surtout à dos d'ânes. Les pauvres croulent sous le poids des chargements. Et bien souvent, coup de grâce pour les montures, les enfants grimpent sur le packaging. Certains s'y allongent. Les ados courent en tous sens pour attraper les petits chevreaux qui s'échappent en bondissant et qui rejoindront bientôt le dos des ânes.

Dès qu'une tribu est prête, le signal de départ est donné dans une confusion à peu près maîtrisée, et la petite caravane va rassembler ses troupeaux pour se diriger vers de nouveaux pâturages. On passe la journée à observer et filmer ce travail de fourmis, habituel et presque rituel pour ces nomades du Sahel.

Le lendemain, on rejoint les tribus qui ont fait halte à l'un des rares points d'eau. Des milliers de bêtes sont regroupées autour de nombreux abreuvoirs. L'eau est puisée à une profondeur de cinquante mètres, dans une puisette en cuir de cent cinquante litres. La remontée est effectuée par traction animale. Une longue corde passée sur une poulie en haut du puit est accrochée au joug d'un bœuf. Un homme guide alors l'animal sur cinquante mètres pour remonter la lourde charge. Le puit est équipé de trois poulies pour trois remontées simultanées. A chaque remontée, deux hommes se précipitent pour dégager la puisette. C'est tellement lourd qu'ils renversent beaucoup d'eau. Il leur faut ensuite l'acheminer jusqu'aux abreuvoirs, distants de plusieurs dizaines de mètres. Toute l'eau perdue au sol transforme la terre en une boue épaisse. Les

hommes, les chèvres et les bœufs, éclaboussés de la tête aux pieds, pataugent et glissent sous leurs efforts, dans un concert assourdissant de beuglements et bêlements, mêlé au grincement continu des poulies. Je me surprends à crier « C'est extraordinaire ! ». Je filme un ado qui trempe une bouteille dans un abreuveur pour boire son eau en me souriant. En quittant le théâtre de cette représentation familière pour Mohammed mais tellement exceptionnelle pour moi, il me regarde en pouffant de rire. « T'as vu ta chemise ? ». Je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle était entièrement mouchetée de boue ; en fait, elle est juste tâchée d'un peu de blanc...

Je réalise que le tournage du documentaire est terminé. Je pense avoir suffisamment de rushes intéressants, malgré le peu de temps passé au camp, mais leur chronologie ne permet pas de construire un film crédible. Il va falloir composer.

Il nous reste deux jours de libre avant mon retour. Pour tuer le temps de façon agréable, Mohammed me propose une petite incursion dans l'erg du Ténéré puis dans le massif de l'Aïr. Ce retour au calme favorise ma créativité pour écrire un scénario cohérent. Maintenant, je peux savourer l'envoutement du désert en compagnie de Mohammed. On est seul dans ces immenses étendues de dunes, propices à un certain abandon et à la confiance. Mon guide me parle souvent de sa femme, qu'il adore. Je sens qu'un doute commence à le hanter. Il finit par demander mon avis.

« Pour toi, qu'est ce qui serait mieux. Que j'ai d'autres épouses ou que je reste seulement avec ma femme ? ». Waouuuuuu. Ça c'est une question !

« Quelle seraient ta réaction si ta femme voulait se marier avec d'autres hommes, en plus de toi ? ... ». Son visage montre qu'il est en train de décrypter la question.

« Si tu trouves ça insupportable, dis-toi que ta femme éprouve sûrement les mêmes sentiments que toi ». Son regard sonde le mien et devient attendrissant comme celui d'un enfant qui veut se faire pardonner après avoir commis une bêtise.

Repus d'un morceau d'agneau cuit à la braise avec des haricots en boîte, on se glisse dans notre duvet bien chaud, sous un ciel constellé d'étoiles. La nuit est fraîche. J'ai le visage glacé, je me sens bien et m'endors.

Le décor rocailleux de l'Aïr nous invite à la flânerie. Les roches volcaniques les plus dures émergent en forteresses qui semblent contrôler le reg, du haut de leurs minarets de grès. Tout en marchant sans but, sinon celui d'être heureux, on devise, on se tait pendant des heures, puis on échange nos philosophies.

« Vous, les européens, vous pouvez pas être satisfait. Vous faites toujours des projets, vous pensez qu'au futur. Mais le futur, ça veut rien dire. Demain, ça n'existe pas ! Nous en Afrique, on vit le présent, comme maintenant dans ce désert. On profite de ce cadeau de la nature. Demain, il sera peut-être plus là, et nous non plus ».

Le lendemain, le désert est toujours là, mais je dois le quitter. Mohammed me conduit d'une traite jusqu'à la frontière algérienne. Je retrouve Abraham et ses amis. Il est tard. Dernier Bivouac.

Un café bien chaud servi par Abraham nous remet d'attaque. La douane algérienne n'ouvre que dans deux heures. Au loin, je vois arriver trois camions. Ils sont bondés de personnes et ne font que passer, puis disparaissent dans un nuage de poussière. Je demande à Mohammed pourquoi ils ne s'arrêtent pas à la douane.

« Ah, ça ! C'est un drame. Ce sont les gens qui fuient leur pays pour aller en Europe. Chacun doit payer mille cinq cents euros. Mais c'est un piège. Ils vont arriver en Lybie, la nuit. Les camions vont gravir une colline qui domine tout le désert. D'en haut, ils verront les lumières d'une ville. Les chauffeurs leur diront de descendre parce qu'ils pourront pas traverser la ville en camion sans se faire prendre par la police, mais qu'ils pourront la traverser à pieds, pendant qu'il fera encore nuit. Les camions les récupéreront alors à la sortie de la ville. Sauf que la nuit, on apprécie pas bien les distances. La ville se trouve en fait à des dizaines de kilomètres. Le jour va se lever et la plupart des exilés vont périr sous le soleil brûlant du désert !!! ». Puis il ajoute :

« Et les autorités disent rien parce qu'elles sont corrompues par ce trafic qui rapporte des sommes colossales ».

Deux heures plus tard, on traverse le no man's land. Le poste de douane est vide. Je salue Mohammed d'une accolade appuyée et donne un dernier conseil.

« Prends bien soin de ta petite femme, toujours ». Il me serre à nouveau dans ses bras et s'enfuit sans se retourner.

Je sors de la douane en me demandant si quelqu'un viendra me chercher. Plus loin, des gens s'affairent autour d'un minibus et chargent sa galerie de mille bagages, cartons et grands sacs. Le chauffeur parle un peu français. Je lui demande s'il va à Tamanrasset.

« Oui, mais j'partirai quanti y'aura assez d'monde ».

Il manque quatre personnes. On patiente une bonne heure avant de faire le plein de passagers. Je vais pouvoir découvrir le paysage que j'ai traversé à l'aller. C'est la même désolation mais sans l'orage. Une seule femme fait partie

du voyage. Plutôt belle, jeune, à demi voilée, un visage peu expressif, timide, comme sur la défensive dans ce bus occupé en majorité par des jeunes gens qui ne cessent de rire et brayer. Il est temps qu'on arrive. La nuit est tombée sur Tamanrasset. En descendant du minibus, je suis stupéfait de voir Ali, qui paye la course au chauffeur.

« T'a fait bon voyage ? ». Je me pétrifie en forme de point d'exclamation en attendant son explication.

« Je me suis dit : si Mohammed te ramène ce matin à la douane, tu seras forcément dans cette navette. C'est la seule de la journée. Alors pas besoin d'aller te chercher ». C'est gonflé et finalement plein de bon sens, même si j'ai une énorme envie de hurler ma colère. Ali appelle « Horizons Nomades » à Strasbourg, pour informer Momo qu'il m'a retrouvé. Il tombe sur Rachel, son associée, et me passe son portable. Rachel est désolée pour toutes ces mésaventures. J'essaie de rester courtois mais je me sens obligé de parler d'incompétence et d'irresponsabilité. Pour modérer mes paroles, j'ajoute que cette expérience m'a quand même permis de vivre une aventure hors du commun qui vaut largement l'exaltation de mon séjour avec les Bororos.

Et c'est vrai. Grâce à cette expérience, j'ai appris à attendre, puis à me résigner sans amertume à abandonner mon idée de reportage sur les fêtes Bororo qui risquaient de se terminer sans moi. J'ai apprécié de vivre une autre aventure que celle prévue, avec des gens oubliés du monde civilisé, perdus dans un village frontière enlisé dans les sables, mais heureux d'accueillir l'étranger de passage.

Après la nuit dans une pièce brute de maçonnerie ne contenant qu'un lit et une douche, Ali me transfère à l'aéroport. Ma voisine de vol pour Alger n'est autre que la responsable de « Terres d'Aventure ». On parle de Béatrice, la « femme bleue » qu'elle connaît très bien. Comme le monde est petit. Une information désagréable résonne alors à mes oreilles :

« Le vol va faire escale à Djanet, avant d'arriver à Alger avec une heure trente de retard ». Je fais un rapide calcul pour réaliser qu'il ne restera que vingt-cinq minutes pour avoir ma correspondance pour Paris...Ma voisine ne connaît pas l'heure du vol suivant pour Paris. Je peste intérieurement. J'ai fait tout ce voyage dans des conditions pas possibles et je vais caler à Alger pour quelques minutes ? Pas question !

Juste avant l'atterrissage à Alger, je demande à l'hôtesse si je peux m'asseoir à l'avant, à côté de la porte de sortie pour ne pas rater ma correspondance. C'est OK pour elle. A peine la porte est-elle ouverte et la passerelle installée, je bondis hors de l'avion, suivi de près par l'hôtesse qui tente de me rattraper. Pas

question d'attendre mon sac sur le tapis roulant de la salle des bagages. Les employés viennent d'ouvrir la soute à bagages. Je fonce y récupérer mon sac sous l'œil interloqué des bagagistes. Je prends la main de ma bonne fée pour courir jusqu'à l'aérogare. Je sens qu'elle se prête à ce jeu improbable. Elle me facilite la tâche pour éviter les formalités administratives et me guide jusqu'à la queue de la file d'attente, au moment de l'embarquement pour Paris. Je ne peux que la serrer dans mes bras et l'embrasser...chastement. *Yesssssssss !!*

Rien n'est impossible, jamais. Je pense d'ailleurs qu'un film sur les péripéties du voyage entre Alger et Agadez aurait certainement été plus percutant que celui du reportage avec les Bororos. Mais pour économiser mes batteries de caméra dans des régions où il est très difficile voire impossible de les recharger, je m'en tiens à ne filmer que les événements directement liés au sujet de reportage initialement prévu. Dommage !

Le film « Bororo » a gagné un trophée aux Rencontres Nationales de Bourges.

Dans l'espoir d'obtenir un lot de consolation d'« Horizons Nomades », et loin d'être rancunier, j'appelle Momo pour lui demander de faire un geste commercial pour un périple en Ethiopie. Son agence est spécialisée pour les voyages dans la corne d'Afrique. Il me conseille alors d'acheter un bouquin : « Tu lis « Guerriers nus » de Christian Bader, et tu me rappelles... ».